

L'autisme sort de sa forteresse

LE MONDE | 17.05.05 | 14h43 • Mis à jour le 17.05.05 | 14h43

Diagnostics trop tardifs, établissements pour enfants surchargés, absence de structures pour adultes : si son niveau de prise en charge reste notoirement insuffisant en France (*Le Monde* du 25 novembre 2004), une bonne nouvelle, au moins, semble poindre sur le front de l'autisme. Après des décennies de conflits, concernant tant l'étiologie que le traitement de cette grave pathologie du développement, chercheurs en sciences cognitives et psychanalystes pourraient enterrer la hache de guerre. Voire parvenir à s'entendre.

C'est en tout cas le souhait exprimé par la psychanalyste Geneviève Haag, spécialiste reconnue dans ce domaine, dont l'appel à une reprise de dialogue "*dans le respect des apports et des réalisations thérapeutiques de chacun*", récemment publié dans la revue mensuelle *Le Carnet Psy*, a recueilli les signatures d'environ 200 professionnels de l'autisme, pédopsychiatres, psychothérapeutes ou animateurs d'équipes.

Longtemps, sur ce terrain, les psychanalystes ont été en position dominante. Reprenant l'hypothèse psychogénétique formulée dans les années 1950 par Bruno Bettelheim, ils expliquaient la genèse de l'autisme par une mauvaise relation de l'enfant avec sa mère. Hypothèse aujourd'hui largement dépassée, mais qui n'en a pas moins culpabilisé des générations de parents d'enfants autistiques. Lesquels parents, lorsque le courant dit "éducatif" ou "cognitivist" a commencé d'émerger aux Etats-Unis dans les années 1970, ne se sont pas fait prier pour le promouvoir.

Du fait notamment des progrès de la psychologie du développement, on commençait alors, en effet, à mieux comprendre les rapports existant entre cerveau et comportement. D'où l'idée de mettre en oeuvre, pour ces enfants emmurés dans le silence et la solitude, des programmes éducatifs d'intervention précoce. Ces derniers, dont les effets bénéfiques ne font désormais plus de doute, se sont tout d'abord développés aux Etats-Unis, puis dans la plupart des pays occidentaux. Mais l'opposition entre psychanalystes et cognitivistes n'en est pas moins, en France, restée très vivace, entretenant autour de la prise en charge un climat de polémique dont les enfants autistes et leurs familles ont longtemps été les otages.

L'apaisement viendra-t-il des progrès récents de la neurobiologie ? En jetant des ponts entre développements cérébral et comportemental, les découvertes récentes effectuées dans cette discipline pourraient en tout cas contribuer à rapprocher les points de vue. Exemple particulièrement parlant, si l'on ose dire, les travaux publiés en 2004 par une équipe française de neurophysiologistes, portant sur les difficultés de reconnaissance par les autistes de la voix humaine (*Le Monde* du 24 août 2004). Travaux que Geneviève Haag a choisi, précisément, de remettre en lumière dans *Le Carnet Psy* (n° 97, mars 2005), tant ils lui ont paru répondre aux nombreuses données déjà réunies dans ses propres recherches cliniques, concernant les relations des sujets atteints d'autisme "*au sonore en général et à la voix humaine en particulier*".

Publiée dans la revue mensuelle *Nature Neuroscience* (août 2004), cette étude se fondait sur une observation connue de longue date : entre autres anomalies, les autistes présentent pour la plupart de graves difficultés de langage, accompagnées d'une altération des capacités de perception de la voix humaine. Pour en préciser les bases cérébrales, l'équipe de Monica Zilbovicius (Inserm-CEA, service hospitalier Frédéric-Joliot d'Orsay) a étudié, grâce à la technique de l'imagerie par résonance magnétique (IRM), la manière dont le cerveau de cinq autistes adultes ayant "*développé les capacités de la parole*" réagissait à la voix humaine par rapport au cerveau de huit volontaires sains. Pour trois de ces cinq sujets, il a été constaté une absence d'activation de l'aire du cortex auditif spécifiquement impliqué dans le traitement de la voix.

Serait-ce là une cause possible des troubles des interactions sociales observés dans l'autisme ? Une conséquence à long terme de ces mêmes troubles ? Si partielle soit-elle, cette découverte passionne en tout cas les cognitivistes comme les psychanalystes. Tous se gardant bien, pour autant, de lui donner une explication trop hâtive.

"Une possible interprétation de ces résultats est que les sujets autistiques pourraient être caractérisés par une

déviations attentionnelles vers des sons non vocaux", concluaient les auteurs de l'article, en rappelant que les autistes présentent une hypersensibilité aux bruits de machines et aux ambiances trop bruyantes. *"Beaucoup d'enfants autistes, par moments, semblent ne rien percevoir de la voix humaine, mais à d'autres moments se bouchent les oreilles si l'on commence à leur parler"*, renchérit Geneviève Haag. Et ce d'autant plus que la voix est forte et très articulée. *"C'est pourquoi, précise-t-elle, beaucoup de psychothérapeutes ont appris par expérience qu'il leur faut musicaliser leur voix, voire chanter leurs commentaires et leurs interprétations pour qu'ils soient acceptés."* Deux visions d'une même complexité, qui auraient tout intérêt à se compléter plutôt qu'à s'opposer.

De manière plus générale, un nombre croissant de spécialistes s'accordent désormais à penser que la prédisposition à l'autisme se situe à un carrefour cognitivo-émotionnel et touche, de ce fait, les bases du développement de toute la personnalité. La mise en commun des observations effectuées par les spécialistes du psychisme et par les neurobiologistes ne peut donc que favoriser une meilleure appréhension de ce trouble grave, dont les causes et la diversité des effets continuent, pour l'essentiel, de résister à la compréhension.

Après ces décennies de discorde, cliniciens et chercheurs en sciences cognitives sont-ils pour autant prêts à travailler ensemble ? Pas si sûr. Nombre de neurobiologistes nourrissent encore de farouches a priori à l'encontre des psychanalystes, lesquels, en retour, ne se montrent pas toujours disposés à communiquer les constats, hypothèses et interrogations issus de leur expérience clinique. Mais, là encore, l'esprit d'ouverture qui s'exprime de part et d'autre pourrait finir par ébranler les murs de la forteresse.

"Le tort des psychanalystes a sans doute été, pendant longtemps, d'avoir trop réfléchi au rôle des parents dans la survenue de l'autisme. C'était presque une erreur épistémologique. Mais, dès lors qu'ils se préoccupent des enfants eux-mêmes, leur approche devient pertinente et peut se révéler utile," souligne Catherine Barthélemy, pédopsychiatre-neurophysiologiste au CHU de Tours et cosignataire de l'article de *Nature Neuroscience*, *non seulement pour la compréhension de la désorganisation psychique qui caractérise les sujets autistiques, mais aussi pour leur prise en charge thérapeutique."* *"Les choses sont en train de bouger en France, et je crois franchement qu'il était temps"*, confirme Jacqueline Nadel. Pour cette psychologue, directrice de recherche au Laboratoire vulnérabilité, adaptation et psychopathologie (CNRS-UMR 7593, hôpital de la Pitié-Salpêtrière, Paris), *"la priorité des priorités"* est aujourd'hui de trouver un consensus sur la nécessité du diagnostic et de l'évaluation en matière d'autisme.

"A partir de là, et même si les méthodes d'intervention sont différentes, les discussions seront possibles. On peut tout à fait combiner des interventions psychanalytiques avec un programme éducatif", affirme-t-elle. Cette spécialiste de l'imitation coordonne depuis un an la mise en place d'un réseau interdisciplinaire autour de l'autisme. Son but : favoriser les contacts entre chercheurs et cliniciens de tous bords. Tout un programme. Et un sérieux espoir pour l'avenir.

Catherine Vincent

Article paru dans l'édition du 18.05.05